

Mais l'homme fait la guerre aux forêts pacifiques ;  
L'ombrage sur les monts recule chaque jour ;  
Rien ne nous restera des asiles mystiques  
Où l'âme va cueillir la pensée et l'amour.

Prends ton vol, ô mon cœur, la terre n'a plus d'ombres  
Et les oiseaux du ciel, les rêves infinis,  
Les blanches visions qui cherchent les lieux sombres,  
Bientôt n'auront plus d'arbre où déposer leurs nids.

La terre se dépouille et perd ses sanctuaires ;  
On chasse des vallons les hôtes merveilleux.  
Les dieux aimaient des bois ses temples séculaires,  
La hache a fait tomber les chênes et les dieux.

Plus d'autels, plus d'ombrage et de paix abritée,  
Plus de rites sacrés sous les grands dômes verts !  
Nous léguons à nos fils la terre dévastée ;  
Car nos pères nous ont légué des cioux déserts.

## II

Ainsi tu gémissais, poète, ami des chênes,  
Toi qui gardes encor le culta des vieux jours.  
Tu vois l'homme altéré sans ombre et sans fontaines ;  
Va ! l'antique Cybèle enfantera toujours !

Lève-toi ! c'est assez pleurer sur ce qui tombe ;  
La lyre doit savoir prédire et consoler ;  
Quand l'esprit te conduit sur le bord d'une tombe,  
De vie et d'avouir c'est pour nous y parler.

Crains-tu de voir tarir la séve universelle,  
Parce qu'un chêne est mort et qu'il était géant ?  
O poète ! âme ardente en qui l'amour ruisselle,  
Organe de la vie, as-tu peur du néant ?

Va ! l'œil qui nous réchauffe a plus d'un jour à luire ;  
Le grand semeur a bien des graines à semer.  
La nature n'est pas lasse encor de produire :  
Car, ton cœur le sait bien, Dieu n'est pas las d'aimer.

Tandis que tu gémiss sur cet arbre en ruines,  
Mille germes là-bas, déposés en secret,  
Sous le regard de Dieu, veillent dans ces collines,  
Tout prêts à s'élaner en vivante forêt.

Nos fils pourront aimer et rêver sous leurs dômes ;  
Le poète adorer la nature et chanter :  
Dans l'ombreux labyrinthe où tu vois des fantômes,  
Un idéal plus pur viendra les visiter.

Croissez sur nos débris, croissez, forêts nouvelles !  
Sur vos jeunes bourgeons nous verserons nos pleurs ;  
D'avance je vous vois, plus fortes et plus belles,  
Faire un plus doux ombrage à des hôtes meilleurs.

Vous n'abriterez plus de sanglants sacrifices ;  
L'âge emporte les dieux ennemis de la paix.  
Aux chants, aux jeux sacrés, vos séjours sont propices ;  
Votre mousse aux loisirs offre des lits épais.

Ne penche plus ton front sur les choses qui meurent ;  
Tourne au levant tes yeux, ton cœur à l'avenir.  
Les arbres sont tombés, mais les germes demeurent ;  
Tends sur ceux qui naîtront tes bras pour les bénir.

Poète aux longs regards, vois les races futures ;  
Vois ces bois merveilleux à l'horizon éclos ;  
Dans ton sein prophétique écoute les murmures ;  
Ecoute ! au lieu d'un bruit de fer et de sanglots.

Sur des côteaux baignés par des clartés sérénines,  
Où des peuples joyeux semblent se reposer,  
Sous les chênes émus, les hêtres et les frênes,  
On dirait qu'on entend un immense baiser.

# MOÏSE

POÈME PAR ALFRED DE VIGNY

Le soleil prolongeait sur la cime des monts ;  
Ces obliques rayons ces flammes éclatantes,  
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,  
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.  
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.  
Du stérile Nébo, gravissant la montagne,  
Moïse, homme de Dieu, s'arrêta, et, sans orgueil,  
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.  
Il voit d'abord Phasga què des figuiers entourent ;  
Puis, au-delà des monts que ses regards parcourent,  
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,  
Dont le pays fertile à sa droite est placé ;  
Vers le Midi, Juda, grand et stérile, étale  
Ses sables où s'endort la mer occidentale ;  
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,  
Couronné d'oliviers, se montre Nephthai ;  
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes  
Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmus ;  
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phégor  
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségôr.  
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,  
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.  
Il voit ; sur les Hébreux étend sa grande main,  
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,  
Pressés au large pied de la montagne sainte,  
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon.  
Comme les blés épais qu'agita l'aquilon,  
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables  
Et balance sa perle au sommet des érables,  
Prophète centenaire, environné d'honneur,  
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.  
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,  
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faite,  
Lorsque son front porta le fûtage de Dieu,  
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,  
L'encens brûla partout sur les autels de pierre,  
Et six cent mille Hébreux courbés dans la poussière,  
A l'ombre du parfum par le soleil doré,  
Chantèrent d'une voix le cantique sacré ;  
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,  
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,  
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,  
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,  
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.